



HAL
open science

LA QUESTION IDENTITAIRE DANS LES “ PORTRAITS ” D’ALBERT MEMMI (Portrait du colonisateur et Portrait du colonisé; Portrait du décolonisé)

Franck Laurent

► **To cite this version:**

Franck Laurent. LA QUESTION IDENTITAIRE DANS LES “ PORTRAITS ” D’ALBERT MEMMI (Portrait du colonisateur et Portrait du colonisé; Portrait du décolonisé). Journées d’Études Nantes-Tunis ”Enjeux identitaires en mutation : Europe et Bassin méditerranéen”, CERES (Tunis) et la MSH Ange Guépin (Nantes), May 2010, Tunis, Tunisie. hal-02289559

HAL Id: hal-02289559

<https://hal.science/hal-02289559v1>

Submitted on 16 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA QUESTION IDENTITAIRE DANS LES « PORTRAITS » D'ALBERT MEMMI (*Portrait du colonisateur et Portrait du colonisé ; Portrait du décolonisé*)

Franck LAURENT
Le Mans Université – Labo 3L.AM

Je vais surtout faire part d'une perplexité. Quand j'ai commencé à réfléchir à cet article, j'avais d'abord l'intention d'étudier les éléments et les relations identitaires mis au jour par Albert Memmi dans trois textes, *Portrait du colonisateur et Portrait du colonisé* (écrits à Tunis et à Paris en 1955 et 1956, publiés ensemble en 1957¹), et *Portrait du décolonisé*, publié en 2004². Or, sans renoncer totalement à ce projet initial, je me suis bientôt aperçu que mon principal sujet d'étonnement était un peu différent, et que je ne parvenais pas à me défaire d'une impression de lecture mitigée, malcommode, et dont il fallait décidément essayer de rendre compte. Cette impression, la voici : pourquoi, alors que le diptyque de 1957 continue, encore aujourd'hui et après des lectures multiples, de s'imposer comme une démonstration, presque une révélation, rigoureuse autant qu'implacable, de l'impasse coloniale, l'essai de 2004, lui, peine à s'extraire de la masse des discours d'opinion, plus ou moins pertinents, mais toujours marqué au coin de l'arbitraire, voire de la gratuité - de ces essais que tel lecteur brandira comme autorité, et que tel autre dédaignera comme bavardage ?...

Mais, dira-t-on, qu'importe ? Il y a dans la carrière de tout écrivain, de tout intellectuel, des hauts et des bas, et point n'est besoin de s'en étonner outre mesure. On peut aussi alléguer la différence des temps, et l'évolution, notamment idéologique, de l'auteur – ici, de l'engagement anticolonialiste et tiers-mondiste à la déploration mélancolique du ratage des Indépendances. Soit. Mais ce qui m'importera principalement ici, c'est de tenter de comprendre comment un *genre* de pensée et d'écriture peut s'avérer dans un cas aussi efficace et convaincant, et, dans l'autre cas, au moins discutable, souvent agaçant, et parfois, pis encore, désespérément plat. Bref est-il possible, à travers ce double exemple, d'esquisser les « règles de fonctionnement », d'apercevoir les conditions d'efficacité et de légitimité, du *portrait* collectif, de la description théorico-pratique d'une identité de groupe ?

Commençons par rappeler que si, avec le double *portrait* de 1957, Memmi marque durablement le genre, il ne l'invente pas, et n'est pas seul à s'y illustrer. Les ouvrages consacrés à la psychologie collective de tel ou tel peuple sont légion depuis beau temps, et l'émergence des nationalismes modernes en Europe au XIX^e siècle a multiplié et naturalisé (à tous les sens du mot) les considérations plus ou moins pertinentes sur les identités nationales, les tempéraments propres à telle ou telle nation. Pour les espaces colonisés, l'anthropologie a longtemps fourni son contingent plus ou moins scientifique de « portraits » de tel ou tel groupe humain désormais soumis à la puissance étrangère. Pourtant, après 1945, et pour se limiter à l'espace francophone,

¹ À Paris aux éditions Corrèa (Buchet-Chastel), après une publication partielle dans *Les Temps modernes* et une autre dans *Esprit*. Notre édition de référence sera ici celle de Gallimard « folio », 1985.

² Chez Gallimard. Notre édition de référence sera ici celle de « folio-actuel ».

plusieurs publications révèlent un changement d'approche. Aujourd'hui bien oublié, l'ouvrage d'Octave Manonni, *Psychologie de la colonisation*³, tentait d'appliquer les concepts de la psychanalyse à la psychologie du colonisé. Ce faisant, fait nouveau, il intégrait la situation coloniale au cœur de son investigation, dégageait un « complexe de dépendance », mais semblait conclure à une sorte de prédisposition psychologique de certaines sociétés à la « colonialité ». C'est contre ce livre que Frantz Fanon (explicitement⁴) et le jeune Albert Memmi (plus implicitement⁵) écrivirent les leurs. Plus directe encore fut l'influence de Sartre, ses *Réflexions sur la question juive* (1946), plus ou moins strictement fondé sur sa théorie de *L'Imaginaire* (dont l'essai éponyme avait paru dès 1940). Le grand apport de Sartre, vieux lecteur de Hegel, est d'imposer la dimension duelle à toute investigation sur l'identité, notamment collective, dualité inégalitaire qui produit de l'identité aliénée (« le juif création de l'antisémite »). Si Fanon, comme le Memmi de 1957, renâclent quelque peu à cette sous-estimation des identités culturelles « épaisses », ils mettent tous deux à profit, dans leurs portraits identitaires, les ressources dénonciatrices de ce schéma de pensée, qui permet de placer en amont, logique autant que chronologique, la situation concrète de domination relativement à la psychologie collective. Frantz Fanon, dans *Peaux noires, masques blancs*, puis dans *Les Damnés de la terre* (que Sartre préface en 1961) le fait à sa manière : torturée, excessive, parfois confuse. Albert Memmi (préfacé par Sartre dès 1957), avec une limpidité toute classique, marmoréenne, et sidérante.

La force des deux portraits de 1957 tient dans la rigueur de la proposition matricielle, et dans sa capacité à déterminer à elle seule l'ensemble des situations concrètes : la situation coloniale crée le colonisateur comme elle crée le colonisé. Tout au long de ces deux essais, Memmi montre qu'aucune psychologie de groupe ne tient hors de la relation fondamentale qui oppose *et unit*, dans le système colonial, l'exploiteur et l'exploité. Les opinions politiques, le passé religieux, la culture scolaire, tout passe au tamis de cette situation, tout est réorienté en fonction d'elle, et, en dernière instance, d'elle seule. Les risques de simplification, d'abstraction, voire de logomachie, qui pèsent sur une telle entreprise de pensée, sont presque tous conjurés par la force d'exposition d'une structure dans laquelle tout point résonne avec l'ensemble, et d'abord avec la faille centrale : colonisateur / colonisé - laquelle *ordonne* toute la variété des situations. Le trajet logique, et souvent chronologique, qui mène du colonial au colonialiste en passant par le colonisateur, se montre d'une rigueur glaçante. La description du colonisateur de gauche, dans ses différentes réalisations, son malaise, sa mauvaise foi souvent, son impuissance toujours, même si elle relève aussi de la condamnation idéologique, très bien portée en France, de tout groupe social qui, au moins pour partie, n'adhère pas en subjectivité à ses intérêts de classe, est imparable à l'épreuve des réalités historiques, mais surtout parce qu'elle pointe le caractère profondément inamendable de la situation coloniale. Celle-ci, comprise avant tout comme exploitation légale, officielle, et intériorisée *par toutes les parties*, d'une majorité par une minorité d'origine étrangère, condamne d'emblée les deux grands fantasmes symétriques du colonisateur : l'extermination et l'assimilation – Memmi montrant que l'un comme l'autre aboutirait à la destruction des conditions de possibilité de l'exploitation coloniale, en supprimant, physiquement ou légalement, la masse de

³ Paris, éditions du Seuil, 1950.

⁴ Voir surtout *Peau noire, masques blancs*, ch. 4 « Du prétendu complexe de dépendance du colonisé », Paris, éditions du Seuil, 1952.

⁵ Voir notamment *Portrait du décolonisé*, p. 107-108.

manœuvre des sur-exploités coloniaux. Ceci posé, il est possible d'affirmer la tendance lourde du colonisateur à assigner le colonisé à ses territoires d'identité épaisse (langue, religion, rapport entre les sexes), soit directement en soutenant les composantes les plus conservatrices de la population colonisée (les congrégations religieuses, les vieilles familles féodales...), soit indirectement en organisant le refus d'assimilation réelle de ceux qu'on nommait alors les « évolués ». La psychologie du colonisé, dans ses variantes et ses évolutions possibles, résulte alors intégralement de ces données structurelles : mépris de soi, aspiration à l'identification à l'autre, puis réaffirmation ambiguë et agressive d'une identité proclamée authentique. Alors que la guerre d'Algérie prend son essor, Memmi peut conclure sur la fatalité d'une destruction proprement révolutionnaire de la situation coloniale. Non sans affirmer que les voies subjectives de la révolution, et en particulier la réaffirmation mythique de l'identité authentique, sont elles-mêmes produites par la situation coloniale et en demeurent tributaires. Il faudra attendre la libération complète pour voir émerger un homme *autre*, qui sera aussi, et du même coup, un homme *comme un autre*, sorti définitivement de l'identité coloniale : « Toutes ses dimensions reconquises, l'ex-colonisé sera devenu un homme comme les autres. Avec tout l'heur et le malheur des hommes, bien sûr, mais enfin il sera un homme libre⁶. »

Il faut dire quelques mots du style de Memmi, dans ces deux portraits de 1957. Il est toujours important de se demander non seulement ce qui est écrit, mais comment c'est écrit. C'est particulièrement vrai de ce genre : le portrait collectif. Ambitionner de décrire une identité collective oblige non seulement à faire de l'identité de tel ou tel groupe son objet d'enquête, mais de produire, dans l'écriture même de l'enquête, des *effets* d'identité. Particulièrement quand cette description intègre des dimensions psychologiques, plus habituellement appliquées à des individus. Il faut trouver les moyens de rendre convaincants, ou simplement lisibles, des énoncés qui tous peuvent être suspects de généralisation abusive, voire d'essentialisation. Comment écrire « l'Arabe est ceci, le Français pense cela », sans faire éclater de rire ou grincer des dents ? Là encore, la force d'exposition de la structure d'oppression coloniale permet à Memmi d'écrire tout son essai à l'aide de quelques singuliers collectifs : *le* colonisateur, *le* colonisé, parfois spécifié en sous-catégories (« l'enfant colonisé », « le jeune intellectuel colonisé »), sous-catégories parfois psychologisées avant même d'être référées à des situations sociales ou à des opinions politiques (« le colonisateur qui se refuse », « le colonisateur qui s'accepte »). L'effet d'identité, la capacité de la réflexion à décrire l'intimité subjective des groupes considérés, est porté par le choix systématique du singulier au détriment du pluriel : non pas « les colonisés souffrent », mais « le colonisé s'accepte séparé ». Et du singulier collectif, en fait du générique, au détriment du singulier déterminé : « le colonisé » plutôt que « le fellah algérien », « l'instituteur tunisien », etc. Ce choix du singulier facilite la psychologisation de l'analyse : « le colonisé », comme « le colonisateur », surtout quand ils sont repris par le pronom personnel sujet singulier « il », ont toutes les passions d'un individu : « il » souffre, « il » admire, « il » a peur... Mais en même temps, ce choix du singulier confirme stylistiquement en permanence la thèse principale : celle d'une situation intégralement déterminée, dans toutes ses variétés concrètes, par la faille centrale : colonisateur / colonisé. Avec cela, une fluidité de l'écriture qu'on hésite ici à qualifier de « toute française » : aucune note en bas de page, pas un argument livresque, pas ou presque pas de faits avérés, référés, à peu près aucun nom propre, même de lieu. La plus grande abstraction au service

⁶ *Portrait du colonisé*, p. 162 – dernière phrase de l'essai.

d'un effet maximal d'intimité concrète. Le tout porté par une organisation limpide, où les articulations logiques miment les progressions chronologiques (voir l'usage fréquent du futur). Sous la plume d'Albert Memmi, la colonisation acquiert le serré et l'efficace, la sobriété et la fatalité, des moralistes classiques et de la tragédie racinienne. Du grand art.

Peut-on en dire autant du *Portrait du décolonisé*? Sans doute pas. D'abord, parce que sa force d'explication semble bien plus faible, et qu'il semble trop souvent se limiter au discours d'opinion. Certes on peut déplorer l'autoritarisme et la corruption de nombreux États nés des Indépendances, on n'avancera guère si l'on ne tente pas d'en chercher les causes et d'en démonter les circuits. On peut comprendre l'agacement de l'auteur face au discours victimaire qui semble envahir le monde arabo-musulman contemporain, mais on n'aura guère de chance de comprendre le phénomène si l'on feint d'oublier que ce même discours est également très présent dans les sociétés occidentales, en particulier en France. L'idée paradoxale, provocatrice même, défendue ici par Memmi, qui affirme que le conflit israélo-palestinien est systématiquement surévalué dans son importance réelle, pourrait être intéressante, si elle s'appuyait sur une explication de cette surévaluation, et surtout de son efficacité – non seulement dans l'opinion arabo-musulmane, mais également dans l'opinion occidentale. Ceci pour la première partie de l'essai « Le nouveau citoyen ». Quant à la seconde, « L'Immigré », force est de constater qu'elle se rapproche dangereusement de certaines pages de la presse hebdomadaire, voire du journal de 20 heures.

Il ne serait sans doute pas difficile de trouver des raisons à l'évolution idéologique de Memmi, entre les deux essais de 1957 et celui de 2004. Mais là n'est pas vraiment mon propos. Ce que j'aimerais comprendre c'est pourquoi le genre du portrait collectif s'avère si peu efficace dans ce dernier cas.

Je crois que cela tient principalement à la catégorie centrale adoptée, et posée comme identifiante : le décolonisé. Cette notion est éminemment discutable – et d'abord parce qu'elle ne fait pas catégorie, malgré tous les efforts d'Albert Memmi qui, à la mettre systématiquement au centre de sa « description », en montre le plus souvent la foncière faiblesse, et tout simplement son incapacité à fonctionner comme catégorie.

D'abord parce qu'elle est bien trop large, et recouvre des situations décidément trop disparates pour soutenir un quelconque singulier collectif. On dira que c'est déjà le cas de la notion de colonisation, qui recouvre bien des variantes. Certes, mais il n'en reste pas moins toutes les situations coloniales concrètes partagent un certain nombre de traits structurels communs – ceux-là même que Memmi a explorés en 1957. Mais que dire de la situation de « décolonisation »? Peut-on vraiment mettre sur le même plan, ranger sous une même catégorie, comme le fait l'auteur en 2004, par exemple les relations qu'entretient le Brésil avec le Portugal, et celles de l'Algérie avec la France? Le parallèle seul serait assez artificiel, mais ranger les deux cas de figure sous une même catégorie n'a, on le reconnaîtra, guère de valeur, fût-elle seulement de description.

Tantôt trop large, la catégorie du décolonisé apparaît ailleurs trop étroite (ce qui est le propre de toute mauvaise catégorie). C'est très net quand Albert Memmi aborde la question de l'immigration. Il y a quelques pages assez réussies sur la psychologie de ces quartiers d'accueil où se regroupent les arrivants et où ils reproduisent une partie de leurs pratiques culturelles d'origine

(ce que Memmi nomme, très abusivement, « le ghetto »⁷). Mais cette pratique de regroupement communautaire dans l'espace urbain n'est en rien spécifique des migrations post-coloniales : c'est un trait bien connu des historiens de l'immigration, et qui s'est vérifié pour tous les groupes nationaux, même et d'abord ceux dont le pays d'origine n'avait pas de relation coloniale ou de passé colonial avec la France : Italiens, Espagnols, Polonais, Juifs d'Europe de l'est, etc. Et c'était déjà vrai des migrations intra-nationales du XIX^e siècle, celles de « l'exode rural » (ces regroupements locaux et communautaires dans l'espace parisien des Bretons, Auvergnats, etc.) Cette « psychologie du ghetto » peut, éventuellement, identifier l'immigré de première génération, mais pas spécifiquement l'immigré décolonisé.

Ailleurs, il est vrai, Memmi s'efforce d'établir une spécificité de l'immigration des « décolonisés ». Mais alors c'est bien pire, tant cet effort de spécification reprend toutes les contre-vérités d'un certain discours public, pourtant depuis longtemps réfutées par les historiens. Ainsi, Memmi assène : « Ce n'est pas la première fois que le pays devait absorber des immigrants, les mineurs polonais, [...] ou les maçons italiens, puis des Portugais, des Espagnols ; mais il s'agissait d'individus ou de petites minorités, de cultures semblables et de la même religion, qui, pour cela, finissaient par s'assimiler et disparaître. Il est question maintenant de groupements nombreux et compacts, de religion et de mœurs différentes. Comment les intégrer⁸ ? » On peut se reporter, par exemple, aux travaux de Gérard Noiriel⁹, et rappeler que les immigrations européennes de l'entre-deux-guerres ne furent pas le fait « d'individus ou de petites communautés », comme le croit ou feint de le croire Albert Memmi, mais se comptèrent en flux de centaines de milliers par an, volume bien supérieur aux immigrations d'après guerre, sans même parler des flux récents, qui se comptent à peine en dizaines de milliers annuels. Quant à la pseudo évidence d'une « communauté de civilisation » entre immigrés européens et pays d'accueil, force est de constater à la lecture de la presse et des débats du temps qu'elle était fort loin de s'imposer aux Français de la première moitié du XX^e siècle, à l'égard des immigrants italiens, polonais ou espagnols. Bien au contraire, le discours sur le caractère inassimilable de ces nouveaux arrivants trouva alors ses formulations les plus virulentes, parmi lesquelles l'argument religieux fut souvent placé au premier plan. Et que dire des immigrés juifs d'Allemagne ! Bref, et sans nier les spécificités historiques et sociales des immigrations post-coloniales, force est de constater que la catégorie du « décolonisé » ne fonctionne guère, confrontée aux réalités historiques, pour spécifier (et par là-même justifier) le discours idéologique visant à faire passer pour une évidence l'impossible intégration des immigrations issues de l'ancien Empire colonial français.

En fait la catégorie du décolonisé est profondément, non pas anhistorique, mais antihistorique. Référée à un événement passé (la « décolonisation »), elle refuse de prendre en compte l'évolution historique ultérieure. Au-delà, elle tend à nier l'événement même auquel elle se réfère. Tout le propos d'Albert Memmi semble ici tendre à imposer l'idée que le décolonisé n'a pas bougé depuis l'Indépendance, voire que l'Indépendance n'a pas vraiment eu lieu. N'étant pas parvenu à fonder une histoire autonome, il régresse vers des comportements coloniaux, maintient un complexe de

⁷ « Le ghetto, refuge et impasse », p. 129 et suivantes.

⁸ *Portrait du décolonisé*, p. 127-128.

⁹ Notamment, *Le Creuset français. Histoire de l'immigration (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, éditions du Seuil, 1988, et peut-être surtout, pour l'analyse des discours sur l'immigration, *Immigration, antisémitisme et racisme en France (XIX^e-XX^e siècles). Discours publics, humiliations privées*, Paris, Fayard, 2007.

dépendance, tend de son propre fait à réinstaurer des rapports para-coloniaux avec l'ex-métropole. Ainsi de l'émigration. Memmi « étudie » exclusivement le départ du décolonisé vers l'ancienne métropole. Mais il ne dit mot d'un des phénomènes marquants des vingt dernières années dans la géographie des migrations : la diversification des terres d'accueil pour les candidats au départ. Aujourd'hui l'émigrant maghrébin ne choisit plus systématiquement la France, et préfère souvent le Canada, ou l'Australie, d'autres pays encore. Plus généralement, engluier l'histoire des migrations contemporaines dans la référence à l'histoire coloniale s'avère souvent médiocrement explicatif. Ainsi, dans le dernier demi-siècle, force est de constater que la rupture majeure dans la physionomie du phénomène migratoire, ce ne sont pas les Indépendances, mais bien la crise des années 70, ses conséquences économiques et sociales, et les transformations, majeures et globales, de la société industrielle.

En fait, peut-être n'est-il plus possible aujourd'hui d'écrire un portrait collectif tel que l'a réussi, magistralement, Albert Memmi avec *Portrait du colonisateur* et *Portrait du colonisé*. Et c'est tant mieux. Je m'explique : la force du diptyque de 1957, on l'a vu, c'est qu'il repose sur la description d'un couple identitaire, lié par une relation d'oppression d'une puissance et d'une nature telles, qu'elles condamnent l'opresseur comme l'opprimé à s'identifier intégralement l'un par l'autre. C'est cette relation en miroir qui rend cette double identité proprement tragique, parce que totalement bloquée. Or je doute que l'on retrouve dans d'autres situations sociales une relation identitaire duelle de cette nature et de cette force. Certes, dans *Portrait du décolonisé*, Memmi tente d'assimiler à cette relation celle de l'immigré et du national du pays d'accueil, ce qu'il nomme « le nouveau duo », formé par l'ex-colonisé et l'ex-colonisateur¹⁰. Ce parallèle me semble très artificiel, et je doute qu'on puisse sérieusement assimiler, autrement qu'à des fins polémiques, la relation majoritaire/minoritaire et la relation coloniale. Principalement parce que ces relations n'ont pas la même force identifiante, du moins pas à l'échelle d'une société entière.

Pour conclure, je me contenterai d'une formule de Paul Claudel : « Le pire n'est pas toujours sûr¹¹ ». Ce qui peut se dire également : en général, l'histoire est un drame, pas une tragédie. Nous vivons une époque, et nous étudions des situations, dramatiques, mais pas tragiques. Cette époque et ces situations se prêtent sans doute peu au genre du portrait collectif. Elles offrent néanmoins un champ particulièrement riche aux sciences humaines et sociales, à la littérature, et à l'action politique.

¹⁰ « Le nouveau duo », p. 124 et suivantes.

¹¹ Épigraphe du *Soulier de satin*.